

Compte-rendu, festival. Festival International de Musique Ancienne d'Innsbruck, Landestheater, 16-19 août 2016. *Il Matrimonio segreto* de Cimarosa et *Le nozze in sogno* de Cesti

INNSBRUCK, festival de musique ancienne : l'édition des 40 ans. **DEUX MARIAGES POUR UN FESTIVAL.** C'est sous le signe du mariage que s'est placé le Festival International de musique ancienne d'Innsbruck, qui fêtait cette année ses **40 ans d'existence**. Si l'opéra de *Cimarosa* n'est pas en soi une rareté, il est en revanche rarement donné dans son intégralité. C'est chose enfin faite à Innsbruck et, tout comme à la création à Vienne en 1792, on aurait souhaité un bis complet tant cette production mémorable nous a réjouis à tout point de vue. À la lecture du livret, construit selon une mécanique théâtrale parfaitement huilée, on se demande bien ce que l'on pouvait couper sans entamer l'équilibre et la cohérence de l'intrigue. Nous sommes dans une comédie typiquement goldonienne qui n'exclut pas l'alternance des registres et des tonalités, la franche comédie côtoyant le pathétisme le plus larmoyant. La mise en scène et les décors et costumes imaginés par **Renaud Doucet et André Barbe** nous entraînent dans une basse-cour géante, les personnages portent des costumes de volatiles (inspirés d'une authentique mode vestimentaire viennoise contemporaine de l'opéra) ; poule d'eau, pintade, faisan, pigeon, coq, c'est un bestiaire bariolé digne du *Chanteclerc* de Rostand qui, au-delà de la transposition allégorique, a le mérite de maintenir une

parfaite lisibilité de l'intrigue. Le décor unique, aux dessins couleur sépia et noir évoquant l'univers de la bande dessinée, devient le réceptacle des sentiments contrastés des personnages grâce à une ingénieuse utilisation de la lumière (admirable travail de Ralf Kopp).

Bilan / témoignage du Festival d'Innsbruck 2016

DEUX MARIAGES POUR UN FESTIVAL

Sur scène, on doit saluer un casting quasiment irréprochable dominé par les deux voix de basse de **Donato Di Stefano (Geronimo)** et surtout de **Renato Girolami (le Comte Robinson)**. Ce dernier impressionne par son ampleur



vocale, son phrasé et sa diction admirables qui en font une véritable bête de scène. Tout chanteur devrait le prendre comme modèle, et se souvenir que l'opéra, avant d'être du chant est d'abord du théâtre. La grande joute verbale et musicale qui ouvre le second acte, véritable prise de bec avec gestuelle animalière *ad hoc* est l'un des sommets de la partition et de cette production ô combien roborative. Dans le rôle de **Paolino**, **Jesús Álvarez** déçoit quelque peu par un timbre nasillard et s'il est souvent fâché avec la justesse, son engagement dramatique sans faille et son intelligence du texte compensent les faiblesses vocales. Côté féminin, les

voix sont plus homogènes sans être toutefois exceptionnelles. **Giulia Semenzato** campe une excellente Carolina, même si le rôle est un peu aigu pour la jeune soprano vénitienne, mais la technique est irréprochable et l'on tient là une chanteuse racée, promise à un brillant avenir ; dans celui de la sœur de l'épouse secrète, Elisetta, **Klara Eck**, que l'on a pu entendre l'année précédente dans le *Germanico* de Porpora, possède le timbre fougueux qui sied au personnage, et fait merveille notamment dans les airs virtuoses à l'agilité pré-rossinienne (« *No, indegno traditore* » et « *Se son vendicata* » du second acte). Enfin le rôle de Fidalma, la veuve éplorée elle aussi amoureuse du jeune Paolino, initialement destinée à Vesselina Kasarova, a été magnifiquement défendu par **Arianna Vendittelli**, également présente dans le Cesti. Une voix mordante, très bien projetée, d'une grâce confondante, notamment dans son aria d'une simplicité toute mozartienne (« *È vero che in casa / son io la signora* ») du premier acte.

L'orchestre de l'**Accademia Montis Regalis**, dirigé avec poigne et précision par **Alessandro De Marchi**, est l'autre grand triomphateur de la soirée. Dès l'ouverture, le théâtre est là ; la plénitude et l'équilibre des pupitres, le respect scrupuleux des contrastes, écho aux registres mêlés du genre (« *dramma giocoso* ») qui fait se côtoyer moments pétulants et d'autres franchement pathétiques, montrent les progrès exceptionnels de cette phalange qui compte désormais parmi les plus aguerries pour ce répertoire.

La création mondiale des *Nozze in sogno* de [Pietro Antonio Cesti](#)

constituait l'autre moment fort du Festival. La partition, qui dormait anonymement dans les tiroirs de la Bibliothèque Nationale de Paris, a été



récemment attribuée à Cesti sur la foi d'un compte-rendu du spectacle (l'opéra fut représenté à Florence en 1665) qui cite

explicitement le nom du compositeur. **La production a été dédiée à la mémoire d'Alan Curtis qui aurait dû diriger les représentations.** Le choc est à la mesure de cette redécouverte exceptionnelle. Malgré les coupures (la durée initiale de 3h30 a été ramenée à 2h40), il s'agit là d'une partition foisonnante qui couvre un spectre d'une infinie variété d'affects, du comique au pathétique, en passant par l'élégiaque et le parodique (magnifique réécriture des incantations de Médée du *Giasone* de Cavalli, « *Dagl'antri gelidi* »), le fantastique et le métathéâtral (« *Un sogno è la vita* », duo envoûtant aux accents madrigalesques dignes de Monteverdi). Il faudrait citer la totalité des plus de quarante formes closes (aria, arioso, duos, trios, quatuors et même quintettes), tant la qualité reste constamment élevée. Le livret, le seul écrit par le dramaturge Pietro Susini, est d'une richesse incroyable, à mi-chemin entre le Shakespeare du *Songe d'une Nuit d'été* et le Calderòn du *Grand théâtre du monde*. Appartenant au genre typiquement florentin du *dramma civile*, qui met en scène des personnages modestes, avec une forte composante réaliste et dialectale (on y trouve même un personnage juif, écho à la forte communauté israélite de Livourne où se déroule l'intrigue), les *Nozze in sogno* ont été composées au retour de Cesti de la cour d'Innsbruck où il officia durant quatre ans. La mise en scène voulue par **Alessio Pizzech** tient compte, certes, des contraintes du plein air (dans la cour de Faculté de Théologie, à l'acoustique remarquable), mais parvient difficilement à rendre justice à ce merveilleux théâtre nourri des sources les plus diverses. L'inévitable adaptation à l'actualité (la fin d'une représentation théâtrale sur laquelle s'ouvre l'opéra est remplacée par une sortie de boîte de nuit) ne convainc qu'à moitié et les scènes fantastiques et oniriques virent à la farce grand-guignolesque. Le théâtre finit heureusement par avoir le dessus et les grandes caisses en bois imaginées par **Davide Amadei**, disposées sur la petite scène deviennent autant de micro-lieux où se déploie l'ingéniosité du dramaturge.

Le casting, qui réunissait **la plupart des lauréats du Concours Cesti 2015**, est dominé par la superbe Lucinda d'**Arianna Vendittelli**. Une voix généreuse au phrasé d'une remarquable précision, et une présence scénique constamment affirmée (qui triomphe dans les merveilleux *lamenti* dont la partition regorge, comme le sublime « *Pur sei tu, mio Flammiro* » du premier acte) sont les principales qualités de cette jeune soprano prometteuse. Le contre-ténor vénézuélien **Rodrigo Sosa Del Pozzo** campe un Flammiro tout en fougue juvénile, dont le timbre sonore et bien projeté en fait un compagnon idéal de Lucinda (très beau duo « *Io contenta/ Io felice* »). Ce sont les mêmes qualités qui illuminent le chant généreux de **Yulia Sokolik** (Emilia), **Ludwig Obst** (dans le rôle du serviteur astucieux Fronzo) et de **Rocco Cavaluzzi** (criant de vérité en marchand Pancrazio et irrésistible dans la parodie de la chanson napolitaine accompagnée au colachon, « *Chiangiu lu iurnu* »). Dans le rôle de Scorbio, serviteur de Flammiro), **Konstantin Derri**, jeune contre-ténor ukrainien à la voix ample, a parfois du mal à canaliser sa puissance de feu et la clarté de l'élocution s'en ressent, mais son timbre révèle un potentiel rare dans sa catégorie. Enfin, les trois ténors dans les rôles de la nourrice Filandra (**Francisco Fernández-Rueda**), du jeune amoureux Lelio (**Bradley Smith**) et de Teodoro et du juif Mosè (l'inusable **Jeffrey Francis**, qui plus est, merveilleux acteur), complètent magnifiquement la distribution.

Dans la fosse, aménagée derrière une balustrade en bois en forme de bateau gravé au nom d'**Alan Curtis**, l'**Ensemble Innsbruck Barock**, d'une dizaine de musiciens, selon les pratiques de l'époque, est dirigé avec passion et une parfaite connaissance de la rhétorique du genre par **Enrico Onofri**. Un chef-d'œuvre qui mérite d'être repris et enregistré urgemment.

Jean-François Lattarico